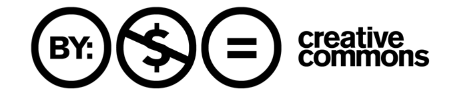


Ernest Tonnelat

L'ordre teutonique dans la littérature allemande des XIIIe et XIVe siècles

In: Annales d'histoire sociale. 8e année, N. 1, 1945. pp. 72-81.



L'ORDRE TEUTONIQUE DANS LA LITTÉRATURE ALLEMANDE DES XIII[e] ET XIV[e] SIÈCLES

L'histoire de l'Est européen a toujours attiré l'attention de Marc Bloch. Qu'il s'agisse de le Hanse et de son expansion dans les mers nordiques, ou bien de ce grand drame de colonisation et de civilisation, de ce grand flux et reflux du slavisme et du germanisme qui devait laisser entre Elbe et Niemen, dans tant de cerveaux et tant d'esprits, des traces si visibles encore et si fortes. Attirer l'attention de quelques textes peu connus qui célèbrent les prouesses de l'Ordre Teutonique, c'est donc honorer une grande mémoire d'une façon qui lui eût été sensible.

L'histoire de l'Ordre Teutonique nous est surtout connue par des chroniques en langue latine. Pourtant, quelques textes allemands, du XIII[e] et du XIV[e] siècles, rapportent soit des épisodes isolés de cette histoire, soit même l'ensemble des événements qui, en moins de cent ans, avaient transformé une modeste communauté hospitalière de Terre Sainte en une grande puissance militaire et politique de l'Allemagne. Quelques poètes ont, en outre, exprimé, dans des œuvres de caractère plus personnel, l'admiration qu'ils éprouvaient pour certains membres de cet ordre fameux ou, au contraire, les réserves qu'ils croyaient pouvoir faire sur les mœurs des chevaliers teutoniques et sur leur empressement à servir la foi chrétienne. Quoique peu nombreux, ces textes laissent pourtant entrevoir les raisons qui, selon les milieux, ont poussé les contemporains à vanter l'Ordre Teutonique ou, au contraire, à le juger avec quelque sévérité.

⁂

Le plus ancien de ces textes est vraisemblablement la *Chronique rimée de Livonie* (*Livländische Reimchronik*[1]), titre donné par les éditeurs modernes à un poème d'un peu plus de 12.000 vers. Il date, selon toute apparence, de la fin du XIII[e] siècle. On n'en connaît pas l'auteur, et l'on ne sait pas davantage où il vivait ; il est probable, pourtant, que cette chronique a été rédigée dans l'une des villes fondées par des colons allemands entre le golfe de Riga et les environs de Memel. Il semble qu'un certain nombre des faits qu'elle rapporte aient été contés à l'auteur par des témoins et que même il ait assisté personnellement à quelques-uns d'entre eux. Ce poète, ou plutôt ce rimeur, écrit avec aisance, dans un style clair ; mais ce n'est pas un homme qui sache s'élever à des jugements d'ensemble. Il fait l'éloge de toute une série de chefs militaires, membres de l'Ordre Teutonique, conte avec application leurs exploits, ainsi que leurs revers momentanés, mais n'élève jamais le ton pour célébrer les mérites de l'Ordre, en tant qu'organisation militaire et religieuse. Il avait, à vrai dire, moins de raisons que certains écrivains

1. Il en existe plusieurs éditions, dont la plus récente et la meilleure est celle qu'a publiée Léo Meyer : *Livländische Reimchronik, mit Anmerkungen, Namenverzeickniss und Glossar*. Paderborn, 1876.

venus après lui pour chanter les victoires allemandes ; la conquête de la Livonie a valu à l'Ordre Teutonique beaucoup moins de victoires éclatantes que ses campagnes de la Prusse ; il se heurtait, dans la région située au nord de la Pregel et de la Memel, à des princes lituhaniens, qui lui disputaient chèrement le terrain. C'est d'ailleurs avec quelque hésitation qu'en 1237 l'Ordre Teutonique avait accepté de recueillir en Livonie la succession des chevaliers porte-glaive. Les *landmeister* à qui, après cette date, avait été confié le soin de conserver et d'élargir les conquêtes antérieurement faites par les porte-glaive, avaient sans doute remporté assez fréquemment des succès importants ; mais les droits de possession de l'Ordre étaient sans cesse remis en question par les voisins de l'Est. C'est surtout sur les succès qu'insiste l'auteur de la *Chronique de Livonie*, en louant d'ailleurs, comme tous ses pareils, l'intervention visible de Dieu dans les victoires chrétiennes. Mais il le fait, en général, d'un ton tranquille et de façon assez terne. Sa plus grande envolée lyrique est sans doute cette phrase qu'on lit aux vers 2712 et suivants de sa chronique : il faudrait « une voiture pour transporter tout le parchemin qui serait nécessaire pour noter l'ensemble des merveilles que Dieu a faites en Livonie, en faveur des chrétiens ». Telle est la plus vibrante apologie qu'il ait faite des champions de la vrai foi.

Il n'en va pas de même de Nicolaus von Jeroschin qui, vers 1340, mit en vers allemands une chronique latine rédigée dix ou quinze ans plus tôt par un prêtre membre de l'Ordre Teutonique, Peter von Dusburg. Nicolaus von Jeroschin appartenait également à l'Ordre ; peut-être même a-t-il rempli les fonctions de chapelain, auprès d'un des grands-maîtres. C'est, en tout cas, l'un de ces grands-maîtres, Luther, duc de Brunswick, qui l'a chargé de transposer en allemand la chronique de Peter von Dusburg[1]. Nicolaus nous le dit lui-même au début de son poème ; il ajoute un peu plus loin que Luter de Brunswik avait personnellement traduit en vers allemands une vie latine de sainte Barbara, martyre très révérée de l'Ordre, qui en possédait une précieuse relique. Ce poème du grand-maître Luther n'a pas été conservé. On peut toutefois penser qu'il était écrit, comme celui de Nicolaus et comme la *Livländische Reimchronik* en vers « courts », à quatre temps forts et à rimes plates : telle était la forme métrique que, depuis deux siècles environ, on utilisait de préférence dans les récits épiques : c'est celle de la *Kaiserchronik* (milieu du XIIe siècle), qui semble avoir été le modèle que se proposaient à eux-mêmes les auteurs de chroniques rimées.

Pourquoi le grand-maître avait-il jugé souhaitable cette transcription allemande d'un manuscrit latin ? C'est sans doute par ce que le latin était une langue ignorée de la plupart des chevaliers teutoniques ; certains d'entre eux étaient même complètement illettrés[2]. Leurs chefs devaient pourtant désirer qu'on leur fît connaître les vertus et les exploits de leurs prédécesseurs, afin qu'ils eussent le désir de les égaler. Luther

1. La *Cronica terre Prussie*, de Peter von Dusburg, et la *Kronike von Pruzinlant*, de Nicolaus von Jeroschin, ont été publiées intégralement dans le tome I des *Scriptores rerum prussicarum*, hrsg. von Th. Hirsch, M. Töppen und E. Strehlke (Leipzig, 1861).

2. C'est ce qui ressort de certaines dispositions des statuts de l'Ordre. Cf. *Die Statuten des Deutschen Ordens, nach den ältesten Handschriften* hrsg. von M. Perlbach (Halle, 1890). Dans le texte allemand d'une des « lois », un paragraphe est intitulé : *Daz die ungelêrten brûdere niht sulen lernen âne urlop*, et la traduction française correspondante porte ce titre : *Des freres qui ne savent lettres.*

de Brunswick a dû juger que le meilleur moyen d'atteindre ce but était de mettre à la disposition de ses subordonnés un texte qu'ils pussent soit lire individuellement, soit entendre débiter par fragments au cours des lectures à haute voix qui, dans les « maisons » de l'Ordre, comme dans la plupart des couvents, avaient lieu au réfectoire, durant les repas. Un texte rythmé et rimé avait peut-être, en outre, à ses yeux l'avantage d'être plus propre qu'un autre à s'imprimer dans la mémoire des auditeurs. Il semble qu'il ait été fait un certain nombre de copies du poème de Nicolaus von Jeroschin. Il en subsiste encore une dizaine de manuscrits.

Comme l'auteur de la *Livländische Reimchronik*, Peter von Dusburg et Nicolaus von Jeroschin se sont efforcés de rapporter par le menu les moindres des faits que des témoignages écrits ou oraux avaient pu porter à leur connaissance, et leurs chroniques comportent des longueurs nombreuses. Mais ils ne s'en sont pas tenus, comme l'avait fait leur prédécesseur, au rôle de greffiers de l'histoire ; ils ont clairement visé à faire œuvre d'édification. Ils ont complaisamment exalté les mérites de l'Ordre Teutonique en général et ceux de certains de ses membres en particulier. Ils se sont, en outre, évertués à prouver que Dieu, la Vierge Marie et divers saints ou saintes portaient à l'Ordre une visible dilection.

Considérés dans leur ensemble, les chevaliers teutoniques sont comparés aux plus illustres guerriers de l'Ecriture. « Ce serait, dit Nicolaus von Jeroschin, une tâche trop haute, trop vaste, trop ample pour mes modestes et faibles facultés que d'exposer totalement et que de dire en vers, sans rien négliger, avec quelle grandeur, quelle puissance, quelle noblesse et quel esprit chevaleresque le maître et ceux de ses frères que j'ai nommés plus haut, s'appliquèrent, dans un zèle parfait, — comparables en cela à la troupe des Macchabées — à répandre et à faire connaître au loin la foi des chrétiens, ce qui les obligea à mener tant de combats contre les païens et à prendre d'assaut par force tant de leurs forteresses, les unes médiocres, mais les autres excellentes, que leurs magnifiques victoires seront vantées et proclamées jusqu'au jour du Jugement dernier dans toute la sainte chrétienté ». Sans doute, dit-il en poursuivant, ces combats finalement victorieux n'ont pas été sans comporter quelques revers ; mais la raison de ces échecs momentanés est simple : c'est l'ennemi de Dieu et du genre humain, le « chien de l'enfer », le diable lui-même qui, à de fréquentes reprises, a poussé les païens, et même certains chrétiens, comme les Poméraniens, à s'opposer à la tâche sainte entreprise par les frères de l'Ordre et qui a ainsi répandu « son venin mortel dans la tendre vigne du Seigneur ».

Quant aux preuves de sainteté et de vaillance données par des membres de l'Ordre, elles abondent sous la plume du chroniqueur ; il n'est presque pas de chevalier qui ne soit un modèle de piété, de bravoure, de sacrifice et de dévouement. Mais, dans son zèle à vanter les vertus des frères, le panégyriste fait quelquefois preuve d'une étrange candeur ; c'est ainsi qu'il conte (vers 19.018 sq.), avec des détails qui pourraient presque paraître scabreux, s'ils n'étaient avant tout l'indice d'une grande naïveté, comment un chevalier, désireux d'entrer dans l'Ordre, se sentit arrêté par un vif scrupule au moment de prononcer les trois vœux rituels d'obéissance, de pauvreté et de chasteté ; les deux premiers ne l'effrayaient pas, mais il n'était pas sûr de pouvoir observer le troisième :

daz dritte dûcht in grûwesam,
daz ist des lîbis kûscheit,
want dî nîman ebin treit,
got wol ir in berûchin,

« le troisième, qui est la chasteté du corps, lui paraissait effrayant, car personne n'est capable de le respecter, à moins que Dieu ne lui fasse cette grâce ». Afin de savoir s'il était de ceux à qui cette grâce était départie, le consciencieux chevalier s'était exposé chaque nuit, pendant une année entière, à la plus ensorcelante des tentations, et il avait eu la satisfaction de sortir vainqueur de cette épreuve ; il s'était ainsi montré supérieur en sainteté à David, en force à Samson, et en sagesse à Salomon ». Visiblement, le poète voulait proposer ce chevalier en exemple à ses frères de l'Ordre. Il est possible d'ailleurs qu'il ait obéi ici à une suggestion des dirigeants de l'Ordre Teutonique, ou du moins de certains d'entre eux ; car il ressort de quelques dispositions édictées par les rédacteurs des statuts de l'Ordre que les frères, robustes guerriers, habitués à une vie de grand air et à de salubres exercices corporels, avaient quelque peine à ne pas enfreindre leur troisième vœu[1].

***

Que Dieu et les saints prodiguent aux chevaliers de l'Ordre et à tous ceux qui les secondent dans leur vie de pieux héroïsme les marques les plus évidentes de faveur et de protection, c'est ce dont portent témoignage les nombreux miracles rapportés dans le poème de Nicolaus von Jeroschin. Il serait trop long de les énumérer tous ici. Mais voici quelques exemples des récits merveilleux auxquels se complaisent et Nicolaus et son inspirateur, Peter von Dusburg.

Un certain jour de l'année 1237, quelques chevaliers de l'Ordre, accompagnés d'un très petit nombre d'hommes d'armes, se trouvent en face d'une forte armée païenne, dans la région d'Elbing ; malgré la disproportion des forces, ils mettent facilement et rapidement l'ennemi en fuite ; un prisonnier qu'ils ramènent avec eux s'étonne de voir que leur troupe ne compte que quelques dizaines d'hommes : « Nous avions vu, lui fait dire le poète (vers 4959 sq.), toute la plaine remplie de guerriers portant les mêmes armes et les mêmes vêtements que les frères de l'Ordre, et le spectacle de cette force immense nous avait pénétrés d'une si grande crainte que nous avons tous pris la fuite ». Ce témoignage se trouve confirmé dans la suite par les déclarations concordantes de nombreux païens. Ils devient alors évident pour tous que Dieu lui-même est intervenu dans la lutte et que, pour assurer le succès de ses défenseurs, il a suscité des guerriers-fantômes, destinés à terrifier les païens.

Ailleurs (vers 8155 et suiv.), il est conté comment un guerrier mort apparaît à plusieurs personnes réunies dans un cimetière et leur fait connaître que, malgré un grave péché qu'il a commis jadis et qu'il n'a jamais réparé, Dieu lui a épargné le feu de l'enfer et l'a seulement envoyé au purgatoire, parce que, de son vivant, il avait pris part pendant toute une année à une croisade dirigée contre la Prusse païenne. Ailleurs encore (vers 8873 et suiv.), on voit une statue en bois du Christ s'animer

1. Voir *Die Statuten des Deutschen Ordens*, p. 52 (*Regel*, 31), p. 80 (*Gesetz* 36), p. 84 (*Gesetz* 38), et p. 86 (*Gesetz* 39).

soudain et tendre miséricordieuement les bras vers un frère de l'Ordre, qui, dans un poste isolé, mène une vie d'héroïsme et de sainteté.

C'est souvent la Vierge qui accomplit les miracles. Les frères de l'Ordre Teutonique avaient pour elle une dévotion particulière ; ils ont donné son nom à deux des villes fondées par eux, Marienwerder (« l'île de Marie ») et Marienburg (« le château-forteresse de Marie »). L'historiette suivante (vers 4655 sq.) a pour but de montrer que la Vierge avait plus d'estime et d'amour pour l'Ordre Teutonique que pour tout ordre religieux. Un frère, d'une piété particulièrement exaltée, obéissant sans le savoir à de perfides suggestions du diable, en était venu à penser que la règle à laquelle il s'était soumis n'exigeait pas de lui assez de mortifications ni de sacrifices ; une nuit, tandis qu'il dormait, il vit apparaître en songe saint Bernard, saint Dominique, saint François et saint Augustin ; il les supplia les uns après les autres de l'accueillir dans les ordres qu'ils avaient fondés ; mais, soudain, cette vision fit place à une autre : la Vierge Marie se présenta à ses yeux, accompagnée de plusieurs chevaliers teutoniques ; elle souleva le manteau de ses compagnons et montra au dormeur les cicatrices de blessures qu'ils avaient reçues en combattant pour la foi chrétienne ; le frère reconnut alors son erreur et, au réveil, alla faire pénitence devant le chapitre ; il avait compris que ni l'Ordre des Bernardins, ni celui des Dominicains, ni celui des Franciscains, ni celui des Augustins, n'égalaient en dignité et en sainteté l'Ordre des frères teutoniques.

Ce ne sont d'ailleurs pas seulement les chevaliers qui sont ainsi l'objet de faveurs particulières du Ciel. Même les simples bourgeois des villes ou bourgades fondées en Prusse par l'Ordre Teutonique se voient quelquefois assurés par des signes miraculeux de leur salut éternel. Ces bourgeois étaient tenus à prendre les armes quand ils en étaient requis par les chefs militaires de l'Ordre Teutonique. Au cours d'une campagne, l'un d'eux était resté, grièvement blessé, sur un champ de bataille. Sa femme, s'étant mise à sa recherche et l'ayant retrouvé, aurait voulu le transporter sans attendre dans sa maison ; le mourant l'avait suppliée de n'en rien faire, car, disait-il, il avait vu la céleste consolatrice, accompagnée de deux jeunes vierges porteuses de cierges allumés, parcourir le champ de bataille, en balançant au-dessus des cadavres des chrétiens un encensoir qu'elle tenait à la main ; arrivée à lui, elle lui avait parlé et lui avait déclaré qu'il mourait trois jours plus tard, mais qu'alors il irait tout droit en paradis, comme tous ceux qui avaient combattu pour elle, mère de Dieu.

On relève, dans la *Kronike von Pruzinlant*, des douzaines de récits analogues. Il est sensible que c'est dans une intention d'apologie et de propagande que l'auteur — ou sa source — insiste tant sur ces interventions divines dans la vie des chevaliers et des personnes de leur entourage. Ce n'est pas l'appât du gain qui pouvait amener de nouvelles recrues à l'Ordre Teutonique, puisqu'il fallait, pour y être admis, faire vœu de pauvreté. Mais, dans un temps de foi vive, la certitude de gagner le Ciel, en combattant les païens, devait grandement contribuer à éveiller des vocations.

⁂

Il subsiste des fragments de deux autres chroniques rimées, fragments qui ont été publiés dans le tome II des *Scriptores rerum prussicarum* (1863). Mais ils sont trop courts ou trop mutilés pour qu'on en

puisse tirer des indications satisfaisantes. En revanche, ce même tome des *Scriptores* contient d'importants extraits de plusieurs poètes, dont deux au moins, Peter Suchenwirt et Heinrich, dit « der Teichner », avaient au XIVe siècle un assez grand renom. Le premier a connu et glorifié des membres ou des auxiliaires de l'Ordre Teutonique ; le second a porté sur les croisades de Prusse un jugement assez sévère et désenchanté.

C'était une sorte de jongleur attardé que Peter Suchenwirt. Il vivait de son métier de poète, cherchant partout des mécènes disposés à l'héberger et à l'entretenir pendant un temps plus ou moins long ; il payait leur hospitalité en éloges rimés, où il faisait paraître une science du blason que ses contemporains appréciaient fort. Les nobles et les princes qu'il a célébrés dans ses vers étaient surtout des Autrichiens. Or, une douzaine de ses protecteurs ont pris part à des croisades contre les païens de Prusse, et il a naturellement eu grand soin de relever les mérites que ces seigneurs s'étaient ainsi acquis aux yeux de Dieu et de la Vierge Marie. Mais il ne parlait pas seulement par ouï-dire de la Prusse ; il l'avait vue de ses propres yeux ; en 1377, il avait fait partie de la suite du duc Albrecht III d'Autriche, qui, jeune encore, avait décidé, cette année-là, de conquérir le titre de chevalier en allant combattre les païens. Militairement parlant, cette expédition n'avait pas eu beaucoup d'importance et n'avait pas abouti à des résultats bien marquants ; mais elle avait satisfait la vanité de ceux qui y avaient pris part. Les troupes du duc Albrecht — qui, selon Peter, se montaient à plus de 30.000 hommes — avaient d'abord traversé la Prusse et étaient arrivées sur les bords de la Memel ; puis passant ce fleuve en barque, elles avaient brusquement fait irruption dans une contrée où personne, semble-t-il, ne s'attendait à une invasion ; elles étaient arrivées dans un village dont les habitants célébraient paisiblement une noce ; elles en avaient massacré une soixantaine, puis avaient incendié les maisons. Alors, à la suite de cette victoire facile, un des plus hauts seigneurs de l'armée autrichienne avait, du plat de l'épée, légèrement frappé le duc Albrecht, lui conférant par ce geste le titre de chevalier ; il avait en même temps prononcé la formule qui était usuelle en pareil cas : *Pezzer ritter wenne chnecht !* « mieux vaut chevalier qu'écuyer ». Sans doute était-ce pour aboutir à cette théâtrale scène d'adoubement sur le champ de bataille que le duc avait organisé cette coûteuse campagne. Dans les jours suivants, l'armée autrichienne avait dévasté la région située au nord de la Memel ; les habitants avaient tenté de se regrouper et de résister, mais ils avaient été rapidement dispersés. Il y avait eu un semblant de bataille. Mais cette bataille, qui apparemment n'avait pas duré beaucoup d'heures et n'avait pas causé beaucoup de pertes aux assaillants, s'était terminée par un grand banquet : quatre-vingt-deux chevaliers, dit Peter Suchenwirt, avaient pris place à table ; on leur avait servi toutes sortes de mets savoureux, qu'on avait eu soin d'apporter dans les bagages de l'armée, car, dit le poète, « on était trop éloigné du marché ». Les convives avaient pu savourer la chair d'un cerf tué « à plus de deux cents milles de là » ; ils avaient bu des vins de Carinthie, de Styrie et de Hongrie. Puis, au bout de peu de jours, l'armée autrichienne, après avoir incendié tous les villages qu'elle avait pu atteindre, avait repris le chemin de Königsberg[1].

Ce qui, dans cette joyeuse chevauchée des croisés autrichiens, avait le

1. *Scriptores rerum prussicarum*, t. II. p. 164 et 165.

plus frappé leur panégyriste, c'est l'accueil qui, à l'aller, leur avait été fait dans trois des résidences de l'Ordre Teutonique, à Thorn, à Marienburg et à Königsberg. La forteresse de Thorn n'était ni si riche, ni si vaste que celle de Marienburg où résidait le grand-maître de l'Ordre. Pourtant le dignitaire chargé de l'administration de cette région avait donné, en l'honneur du duc d'Autriche, une fête dont on ne pouvait dire qu'elle eût une simplicité monastique. « On avait, dit Peter, très courtoisement invité les dames ». Les dames dont il est question n'étaient vraisemblablement pas venues avec l'armée des croisés ; il fallait donc que ce fussent les femmes de seigneurs allemands résidant soit à Thorn même, soit dans les environs ; « on vit briller avec éclat, continue le poète, leurs fines lèvres et leurs joues ; les dames, ce jour-là, se parèrent de perles, d'orfrois et d'agrafes ; elles avaient fait grande toilette en vue des réjouissances ; on leur vit des couronnes de toute sorte, et il y eut des danses pleines de noblesse et d'honneur ».

Peu après avoir quitté Thorn, l'armée s'était arrêtée de nouveau pendant quelques jours à Marienburg. Le grand-maître s'y trouvait alors ; ce grand-maître était Winrich von Kniprode, l'un des chefs qui ont le plus fait pour la prospérité et la gloire de l'Ordre, et aussi l'un de ceux qui ont le plus aimé à déployer un faste princier. Peter Suchenwirt ne nous dit pas qu'on ait dansé dans la forteresse de Marienburg, mais il vante la richesse du repas qui fut offert par le grand-maître aux croisés : « On servit avec une grande largesse de bonnes boissons et une abondante chère ; on pratiqua là doublement les manières par lesquelles il convient, en faisant largesse, de se protéger contre les brûlures de la honte ». Il était prévu dans les statuts de l'Ordre que certains hauts dignitaires pouvaient recevoir des invités et que, dans ce cas, la part de victuailles diverses qui leur était attribuée devait être augmentée en conséquence[1]. Mais il est probable que ceux qui avaient pris cette disposition n'avaient pas pensé que l'hospitalité pût aller jusqu'à donner aux hôtes de passage de véritables festins. En fait pourtant, les chefs de l'Ordre, au XIVe siècle, rivalisaient de magnificence avec les seigneurs laïques.

Nouvelles fêtes à Königsberg, où les croisés s'arrêtèrent de nouveau. Selon Peter Suchenwirt, les arrivants commencèrent par se traiter fastueusement les uns les autres. « Un seigneur après l'autre, dit-il, vidait les sacs contenant ses trésors ; chacun croyait qu'il avait trop tardé et se hâtait ». Quand ce fut le tour du duc d'Autriche de recevoir ses compagnons d'armes, il donna un banquet où l'on observa un cérémonial exigeant : chaque service était précédé d'une sonnerie de trompettes et de fifres ; chaque plat était présenté accommodé de quatre façons différentes ; on versait aux convives du vin « welsche », c'est-à-dire, sans doute, venu d'Italie, et du vin oriental (*Osterwein*), importé probablement de Grèce ; l'or, l'argent, les pierres précieuses étincelaient de toutes parts, dit le chroniqueur ; et à la fin du banquet, le duc se fit apporter de l'or et de l'argent pour en faire publiquement don à trois de ses compagnons, qu'il voulait honorer de façon particulière.

Il est vraisemblable que les chefs locaux de l'Ordre Teutonique avaient été conviés à ces fêtes. Toujours est-il qu'à son tour, le commandant de la forteresse de Königsberg donna, en l'honneur des croisés, dans la grande salle du château, un somptueux festin (*hôchmâl*), où non seulement l'on

1. *Die Statuten des Deutschen Ordens*, p. 115.

fit bonne chère, mais où l'on observa, nous dit Peter Suchenwirt, les « antiques règles », c'est-à-dire les prescriptions traditionnelles du protocole : la place d'honneur fut attribuée non au duc, qui n'était pas encore chevalier à ce moment-là, mais à un certain Conrad von Chrey, qui était le chef le plus effectif de l'armée autrichienne, et qui avait déjà plus d'une fois versé son sang dans des expéditions semblables à celles qu'il dirigeait maintenant.

C'est seulement après cette série de fêtes brillantes que l'armée avait poursuivi sa route, pour franchir la Memel et faire la courte campagne qui a été résumée plus haut.

⁂

De pareils récits n'étonnaient certainement pas les contemporains. Tout le monde savait, dans la seconde moitié du XIVe siècle, que l'Ordre Teutonique possédait de grandes richesses. Il y avait déjà longtemps qu'il pratiquait, en accord avec les villes hanséatiques, et quelquefois concurremment avec elles, un fructueux commerce, portant non seulement sur des produits de Prusse, mais même sur des marchandises importées de fort loin. Peu d'années avant le voyage conté par Peter Suchenwirt, des voleurs avaient essayé de s'emparer de son trésor, déposé dans un des bâtiments de la forteresse de Marienburg[1]. Peter Suchenwirt a contribué pour sa part à répandre dans le grand public cette opinion que des sommes fabuleuses étaient conservées dans cette forteresse. Dans un de ses poèmes[2], il fait parler un personnage allégorique, qui personnifie l'Argent, et lui prête les propos suivants : « En Prusse, je suis en tout temps et de mainte façon estimé comme un ami cher et précieux ; à Thorn, à Elbing et à Königsberg [villes qui, toutes trois, avaient été fondées par l'Ordre Teutonique, et qui étaient soumises à l'autorité d'un « maître » ou d'un « commandeur »], rien ne m'a jamais manqué ; j'y ait fait venir de bien des pays maint hôte de mérite, à qui, pour l'amour de moi, on a de belle façon témoigné intérêt. A Marienburg, l'on m'a, avec des soins attentifs, installé et bien enfermé ; je joue là le rôle d'un hôte (*wirt*) et j'ai une belle demeure ».

Mais la vie souvent luxueuse que menaient les frères de l'Ordre n'allait pas sans provoquer des critiques assez vives. Que Peter Suchenwirt vante un luxe et des prodigalités dont il tirait personnellement profit, c'est ce dont il n'y a pas lieu de s'étonner. Mais d'autres témoins n'hésitaient pas à blâmer les allures de grands seigneurs que se donnaient beaucoup de chevaliers teutoniques et les libertés qu'ils prenaient volontiers avec les règles de leur communauté. Parmi ces critiques peu indulgents on a quelquefois cité le nom de Heinrich der Teichner. En fait, pourtant, ce poète n'a pas blâmé nommément les chevaliers de l'Ordre Teutonique ; il a réservé sa sévérité pour les seigneurs laïques qui, quittant femmes et enfants, s'en allaient combattre les païens de Prusse. Ces gens qui se prennent pour des héros feraient beaucoup mieux, dit-il en substance, de rester chez eux et de prendre soin de leur famille, de leurs serviteurs, de leurs fidèles, de leurs biens ; ils emportent avec eux de grosses sommes d'argent et appauvrissent d'autant les pays qui dé-

1. *Eodem anno*, dit le *Chronicon Livoniae*, à la date de 1364, *in Marienborch Prussie fracto muro turris latenter tesaurus est minutus ac furtive asportatus non tamen totaliter dissipatus.* (*Scriptores rerum prussicarum*, t. II, p. 84).
2. *Ibid.*, p. 109.

pendent d'eux ; les leurs souffrent aussi, car ils les laissent sans ressources suffisantes, les liens de famille se relâchent, parce que la vie d'aventures que mènent ces guerriers les pousse à manquer fréquemment à la foi conjugale ; il arrive d'ailleurs qu'à leur retour ils retrouvent des épouses infidèles. Visiblement, Heinrich ne croit pas à l'utilité de ces croisades tardives ; à son avis, les chevaliers qui y prennent part obéissent seulement soit à une mode périmée et à un vain point d'honneur, soit au goût de l'aventure et au désir d'échapper à une vie monotone dans un château isolé. Mais aucune de ses remarques ne semble viser directement l'Ordre Teutonique.

En revanche, c'est bien une critique de la vie des chevaliers teutoniques que l'on trouve dans un poème anonyme datant vraisemblablement de la fin du XIIIe siècle et auquel l'éditeur moderne, Th. von Karajan, a donné le titre de *Buch der Rügen* (« Livre des blâmes »)[1]. Il y a des raisons de croire que l'auteur inconnu de ce poème appartenait au clergé séculier. L'Ordre Teutonique n'entretenait pas toujours de très bonnes relations avec les autorités ordinaires de l'Eglise ; il élevait assez volontiers la prétention de n'obéir qu'au pape ; même à l'égard du pape d'ailleurs sa soumission n'était pas toujours parfaite. L'histoire de son installation en Prusse au XIIe siècle est remplie de conflits entre les chefs de l'Ordre et les divers évêques désignés par Rome pour administrer les diocèses prussiens. Il est naturel que le clergé ait été quelquefois tenté de se défendre en faisant ressortir les faiblesses de certains membres de l'Ordre. Dans le cas présent, les critiques ont d'abord été exprimées dans un poème latin en strophes de quatre vers à rime uniforme, dont voici un bref exemple (l'auteur reproche aux moines guerriers leurs excès de table, leur oisiveté et leur appétit de plaisir) :

Lautam post refectionem
multamque potationem,
temporis deductionem
vel potius perditionem

quaeritis deambulando
in colloquiis vel stando
ludum aliquem parando
vel balista saggitando.

Ce thème et d'autres analogues ont été développés, voire délayés, dans le *Buch der Rügen*. Comme sa source latine, ce poème en langue allemande semble avoir été rédigé par un prêtre hostile à l'Ordre Teutonique. L'auteur s'exprime, en effet, avec la sévérité de quelqu'un qui connaît la règle et souffre de la voir enfreinte :

man hât iuch vür geislîch
und sît doch leider nicht gelîch
geislîchen kinden ;
wan ir lât iuch vinden
alle tage an üppekeit
und an maneger lîhtekeit.

« On vous tient pour des religieux, mais vous ne ressemblez malheureusement pas à de jeunes religieux ; car on vous voit chaque jour mener une vie large et plantureuse et vous complaire en maintes frivolités. »

On a fait remarquer que ce texte pouvait ne pas concerner les seuls

1. Ce texte a été publié intégralement dans la *Zeitschrift für deutsches Altertum*, t. II (1842), p. 6 et suiv. Quelques fragments en ont été reproduits dans le tome II des *Scriptores rer. pruss.*

chevaliers teutoniques, mais s'adresser tout aussi bien aux Templiers. Il est vrai que l'Ordre Teutonique n'est pas expressément mentionné dans ce poème, mais un menu détail montre que, pourtant, c'est bien à lui que l'auteur pense : le poète reproche aux chevaliers-moines de s'adonner à des jeux de hasard, qui leur sont interdits, et de négliger ceux qui sont licites, comme par exemple le *schaggûn*. Ce mot semble désigner un jeu de balle importé de l'Orient. On le retrouve dans un autre texte[1] où sont énumérés quelques-uns des jeux auxquels les frères de l'Ordre Teutonique avaient l'autorisation de se livrer. L'Ordre était donc bien visé par la mercuriale du poète allemand. Au surplus, même s'il pouvait être prouvé que l'auteur songeait à la fois aux Templiers et aux chevaliers teutoniques, ces derniers n'en seraient pas moins atteints par les reproches formulés dans le poème. Ces reproches peuvent se résumer ainsi : vous prétendez avoir renoncé au monde, mais, en réalité, vous recherchez à la fois tous les honneurs et tous les plaisirs que le monde peut donner ; vous n'observez ni la règle de la pauvreté, ni celle de la chasteté, ni celle de l'obéissance ; vous vous dites les ennemis des païens, mais vous ne traitez pas mieux les chrétiens que les ennemis de Dieu ; et vous n'observez même pas entre vous les égards que comporte ce titre de « frères » que vous vous donnez ; vous êtes, proclame avec rudesse l'auteur allemand, « les uns envers les autres aussi loyaux que le sont entre eux les loups et les porcs » :

ir sît ein ander als getriu
als die wolve und die siu.

La qualification qui vous convient, dit-il en terminant par un jeu de mots assez médiocre, ce n'est pas celle de *geislîch*, « religieux », mais celle de « *vreislîch* », gens redoutables ».

Ces témoignages contradictoires n'autorisent guère de conclusion générale. On peut pourtant observer que les louanges décernées aux chevaliers teutoniques émanent surtout de leur propre milieu ou de leur entourage, tandis que les réserves sont formulées par des témoins qui ne sont pas personnellement intéressés à la gloire et à la prospérité de l'Ordre. On peut admettre que certaines louanges étaient méritées au XIIIe siècle, c'est-à-dire au temps de la difficile conquête de la Prusse. Mais au XIVe siècle, les frères teutoniques étaient certainement beaucoup plus préoccupés de leurs intérêts temporels que de leur mission spirituelle ; ils menaient une vie de plus en plus seigneuriale et de moins en moins héroïque, et ç'a été là sans doute une des raisons du déclin de l'Ordre, déclin consacré par la grande défaite qu'allaient lui infliger, en 1410, les armées de ses voisins, Polonais et Lithuaniens.

ERNEST TONNELAT.
(*Paris, Collège de France.*)

1. Cf. Johannes Voigt, *Geschichte Preussens*, t. VI, p. 504, note 1.